

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 18

Artikel: Morges
Autor: Chavannes, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217185>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



ON TOT CRANO

STASSE sè passâve lái a dza grantenet, quand l'è que l'avant décida de fére la lanche tourme. Vo séde que po ellí lancheturme l'avant prái ti le sordâ que n'étant ne dái drouvenu de l'élite, ne dái demi-vilhio de la landevé : l'étai lè pí pliat, lè tsambe corbe, lè dzénâo gotfrau, lè get pequeriu, lè gros pétro que pouant pe rein mé botauna lau casqua, lè barbe que biliantséyant, cein fasâi on mécillion pire que dau brévon ao vi.

Mâ, vo z'inquiéta pas. Clliau coo l'avant bî ître mailli ào bêtôr; l'étai dái gaillâ dau diablio que l'avant pu guegni lo sélau sein peliouna et ôfureti dau canon de coûte leu sein ellinno onn' orolhie. Assebin lau colonet Pingou ein étai tot fou.

Mâ sè camerardo dau militéro lo mourgâvant. Lo commandant de l'élite desai : « Ein a min à l'élite ! », et clique de la landevé respondai : « L'élite pâo pas pidâ avoué la réservâ ! » Clique dau lancheturme ne desai rein, ma cein lo minav.

Assebin, on coup, ie crie sè doû camerardo, lè colonet et lau fâ dinsé :

— No voliein vère lo quin è le p ecrâno dái trâi sorte de sordâ. No vein tsacon ein châidre ion, et sarai lo moin épouâiri que l'arâi gagni.

Dinsé de, dinsé fê. Onna vêprâ, lè trâi colonet l'arrevant vè lo Tsatâ à Lozena, tsacon avoué son sordâ, ion de l'élite, ion dau landevé, et l'autro dau lancheturme.

Noutre trâi coo sè betant l'on découte l'autro, dedein on pâile que l'étant à plilian pí, pè lo Tsati. Lo colonet Pingou l'âuvre la fenâtra et la porta et fâ dinsé ein catson âi z'autro colonet :

— No vein commandâ âi trâi gaillâ : « Gardâ-à-vô ! » Adan no vein lau fêre pouâre. No faut teri à tsacon on coup de pistolet; tè, su lo sordâ de l'élite; tè su lo landevé et mè su le lancheturme. Faut coudhî que la balla passe eintre lo brè drâi et lo thorax, drâi désô lo crâo dau bré sein lau fêre dau mau. Lo derrai que restera ào gardavou, l'arâi gagni.

Adan, Pingou brâme d'onna voix à fêre grulâ tote lè fenâtra dau payi : « Gardavo ! » et à la vi que desai cein, on oût trâi coup de pistolet et trâi balle que partant lè trâi sein lau fêre de mau, ein on iadzo avoué on dëttertin à fêre ôfure dái moo et trâi bocon de patte fotant lo camp. L'affère n'a pas trainâ. Lo premi, clli de l'élite, la peinsâ que sa derrâire menuta l'ava fiè. T'empougue la porta, fâ trâi saut dein l'allâie, ein brameint « mama ! » trace pè la Cité quemet se n'einludze lái trâive apri, et de quattro picâtanâ sé trâove pè Olde-India iô sè commanda ouna écuâleita de thé avoué de la crâna po sè remettre.

Lo deuxiémo, de la landevé, l'arâi bin voliu sailli pè la porta, mâ lo premi lái ire dza; adan ie cambe la fenâtra, dècheint dhî pè dhî lè z'ègra de la Cathédrala, traversse la Ripouna quemet l'ouâva, s'infate ào Café Vaudois, iô lái a fallu dôu iadzo trâi déci po se dépouâiri on boquenet.

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lo traisiémo, li, n'avai pas brontsi. Fenameint qu'on l'avai vu serrâ le coussé et sè teni asse râi qu'on poti. Tot parâi són mòr rodzo l'étai vegnâi asse biliian qu'on panaman. On arâi de que s'étai dzalâ tot d'om coup. Tandi que lè dou z'autro colonet l'étant saillâ, tot motset, lo colonet Pingou dit à l'hommo :

— Ah ! savé prau que lè sordâ dau lancheturme n'étant pas dái coo qu'on pâo épouâiri et que fôtant lo camp. T'i on crâno zigue. Tè, voitez ceint franc po fêre retacouna ta capote et po bâire on bon verro.

— Mon colonet, so repond l'autro, grand maci bin ! Mâ po mè tsausse vo mè bailli rein ?

— N'è pas tè tsausse que l'ant reçu la balla.

— Na, mâ.... lái é fê dedein. Lè por cein que n'è pas pu mè sauvâ ! Marc à Louis, du Conteur.

C'est le nombre. — Quand vous avez envie de boire, mangez donc une pomme; cela vous fera passer votre envie.

— Bien, docteur; mais c'est difficile de manger une vingtaine de pommes par jour.

MORGES

MORGES L faut la voir par une claire après-midi, car elle est elle-même claire et sans ombres, et elle est raisonnable comme un après-midi.

Et il faut y arriver par la grande route, sur laquelle elle est bâtie ainsi que d'autres villes sont bâties sur un fleuve.

Comme j'y arrivais l'an dernier, sous le soleil de septembre, le joli paysage qui l'environne était tout d'un bleu léger et jouait le camaieu. La pente modérée de ses vignes faisait autour un demi-cercle plus pâle et plus doré portant sur son bord les grandes maisons de campagne des messieurs de la ville. La ville même au milieu de sa petite plaine sage, au fond de son golfe rond, laissait entrevoir ses toits roses moins hauts que les arbres qui l'entourent. Et j'entrai dans une allée de beaux ormeaux.

C'est que la grande route se fait élégante comme si l'on arrivait à une belle demeure, et tout de suite cela dispose bien. Là, à l'entrée de la ville, se trouvent les « bonnes maisons ». Elles sont en molasse grise; elles n'ont qu'un étage avec des oeillets-de-boeuf dans le toit, des fenêtres cintrées à volets gris, une porte cintrée aussi, surmontée quelquefois d'une armoirie; et la porte est de chêne ciré avec une poignée de laiton jaune, bien frottée. Ce sont les habitations d'hiver des « messieurs ». Puis vient la vraie ville.

Elle n'a que deux rues qui vont d'un bout à l'autre; la plus grande qui continue la route s'appelle la Grande Rue et l'autre, qui est près du lac, s'appelle la rue du Lac. Et la ville a l'air d'avoir été bâtie tout entière à la même époque, au dix-huitième siècle. Elle en a seulement l'air, montrant encore ici ou là même des fenêtres gothiques; mais visiblement on s'est attaché à une tradition, car toutes les maisons ont les mêmes proportions, deux étages avec un petit avant-toit et la même couleur claire. Et comme elles ne sont point hautes, la rue qui est très large semble encore plus large, comme une place, et est pleine de soleil, en sorte que les magasins avancent des toiles orange et que ça donne l'aspect d'une ville du Midi. Ce jour-là, comme

il soufflait cette petite bise qu'on appelle le morgat, le golfe, dont un morceau paraissait tout à coup par les petites rues transversales, était bleu comme une méditerranée.

* * *

Et de vrai, claire et ordonnée comme elle est, fondée par les comtes de Savoie, parée à une de ses extrémités du vaste quadrilatère de son château savoyard, avec ses promenades d'ormes et de platanes, c'est bien une ville latine malgré le petit air propre et bernois qu'elle a pris. Si bien que, quelque peu guerrière qu'elle soit par sa position, elle a été dans notre histoire comme le gage de l'esprit romain, prise déjà, hélas ! et pillée en 1475 par les bandes de bouviers suisses qui provoquaient le duc de Bourgogne et préparaient à Grandson, de nouveau saccagée par les Allemands en 1530, condamnée à rançon et dégarnie de ses portes lors de la conquête. Et cette ville d'ordre fut encore celle qu'attaquaient en 1802 les Brûle-papiers. Mais elle fut toujours se ressaisir et rester fidèle à elle-même, la première à protester, des 1782, contre l'abîtraire du despote bernois, la plus décidée à se défaire des maîtres étrangers lorsque sonna la Révolution. Comme les individus, les villes ont leurs destinées, préparées par leur caractère.

Latine, sérieuse aussi et tranquille, en bonne vaudoise. Dans la large rue que le soleil éclairait, je ne voyais que des enfants aux sarreaux bleus ou roses (un gosse faisait péter des amores du talon sur le pavé); mais les grandes personnes sont occupées sagement à leur négocie ou à leur métier. Voici le tonnelier en tablier de cuir nettoyant des tonneaux devant une porte de cave, et seule la demoiselle d'un magasin de mercerie va vite jusque chez le pâtissier. Au bout d'une heure on voit sortir d'une maison de la rue du Lac un médecin qui monte dans une carriole, ou bien un notaire avec une serviette noire sous le bras. Voici un jardinier en tablier bleu; il vient sans doute d'une « campagne » des environs, et parfois arrive une voiture à deux chevaux, avec un cocher qui a un tube.

Ainsi c'est une ville où il n'y a guère que les boutiquiers et les messieurs.

Et fermant la perspective de la Grande Rue est l'église, qui fut bâtie aussi au dix-huitième siècle, dans des proportions mesurées, ornée comme un théâtre de colonnes, de chapiteaux, avec dans son fronton un soleil et un triangle au milieu, et dessous en lettres d'or : « A la gloire de Dieu ».

La gloire de Dieu, qu'on ne mettait pas dans ce temps-là bien haut au-dessus de la gloire des rois et de celle des grands hommes; la gloire, ce mot démodé, ce mobile des esprits d'autrefois! Est-ce cela qui me fit songer que cette ville de raison et d'ordre, lucide et un peu grise, semblait faite pour nourrir des hommes d'Etat?

Et elle en eut en effet: Cart, Monod, Muret; du moins les deux derniers, car je crois que Jean-Jacques Cart fut surtout un polémiste. Mais je me souvenais que Monod occupa les plus hautes places: ne fut-il pas président de l'Assemblée provinciale, préfet du Léman? N'eut-il pas en somme la dictature dans notre pays, à l'heure la plus redoutable? Il consulta avec Bonaparte sur les bases de notre constitution; il fut de notre premier Conseil d'Etat. Je me rappelais deux portraits de lui que j'avais vu naguère; dans l'un il porte un habit élégamment coupé, mais simple, la culotte avec

des bas blancs un peu prudhommesques et, je crois, ses cheveux sans perruque. Dans l'autre, où il apparaît plus âgé, il repose sa longue figure ferme sur les trois tours de sa cravate blanche. Il me semble que ce fut bien un type de nos messieurs vaudois de «bonne famille», pondéré, connaissant les hommes de son pays pour avoir vécu de près avec eux, simple d'allures tout en gardant la place que lui faisaient une ancienne aisance et des loisirs intelligents. Je me le représentais dans une de ces «campagnes» (je ne sais laquelle) dont les hautes fenêtres ouvrent sur une grande pelouse qui s'incline vers la ville et vers le lac, ou bien dans la bibliothèque de sa maison de ville; entre son Rousseau et son Gibbon, recherchant le bien public au-dessus des intérêts particuliers et songeant à l'histoire à travers les luttes du moment présent.

Il avait confiance dans notre peuple qu'il jugeait «digne d'une grande liberté, comme étant un des plus honnêtes et des plus raisonnables.» Et si cela est juste, il fut un vrai *représentant* de son pays.

Peut-être qu'il était moins intelligent que Murret, ce négociateur infatigable et merveilleux de Paris, de Berne, de Vienne (Vous vous rappelez le mot de Napoléon: « Il voit plus clair de son œil que tous les autres avec leurs deux yeux »); mais il réunissait de la raison et du sentiment, et n'est-ce pas tout! N'est-ce pas ce qui fait l'homme d'Etat comme cela fait le vrai artiste?

Avant le mot dur de M. de Ronald que « les cantons suisses ne sont que de grandes municipalités », il avait trouvé ce mot aussi juste et plus tendre: « Nos cantons ne sont au fond que de grandes familles. »

Il y a (du moins il y avait) des hommes pour qui, au-dessus de la paix et de la tranquillité, existe l'honneur, (redisons le mot) la gloire d'un pays, de même qu'il y a des hommes pour qui la beauté existe au-dessus de la réalité. Le préfet Monod répétait dans ses proclamations qu' « un peuple, quelque petit qu'il soit, est toujours grand quand il est brave ». Et dans la confusion terrible de cette époque, dans le moment où cela était le plus difficile, et le plus indispensable, il sut allier la tradition nécessaire avec la nouveauté non moins nécessaire. Il avait des idées; il fut autre chose qu'un administrateur du bien-être, un vrai politique dans son petit milieu. Il semble que cela ait disparu.

* * *

Je suis revenu, en songeant à ces hommes d'autrefois, de l'église au port que défendent ses deux tourelles bernoises et je me disais que, comme son vieux représentant, la petite ville proprette a su en somme respecter les habitudes et les souvenirs, cette partie précieuse du passé, et satisfaire aussi les goûts nouveaux. Voici son quai récent, planté de marronniers et qui n'est pas laid, et voici le jardin qu'elle s'est donné entre le vieux château, le lac et la rivière. Si au milieu de ce jardin, avec ses bambous de tout espèce et ses feuillages de toute couleur, à l'air d'être orné, non d'arbres et de plantes, mais de végétaux comme disent les jardiniers, et trahit la petite manie scientifique de notre époque du moins le pourtour est beau et ses allées uniformes d'ormeaux et de platanes ont déjà une grandeur paisible. Le soir venait; le petit port, plein d'herbes, avait des lames d'or que traversaient trois cygnes tranquilles; les allées étaient solitaires et ombreuses et dessous le couvert des branches on voyait d'un côté le lac bleu et de l'autre la grande pelouse blonde de lumière; cette ville me paraissait si aimable que je pensais qu'on y voudrait aimer, d'un amour raisonnable et tendre, et venir à cette heure charmante se promener sous les platanes le long de cette petite rivière moirée de reflets qui entraîne si doucement à sa surface les feuilles brunes et jaunes jusqu'à ce qu'elles les jette au lac.

F. Chavannes.

(Journal de Morges.)

Tout de même. -- Vous avez entendu? Boitout est devenu fou! On l'a dû mettre dans un asile d'aliénés.

— Est-ce qu'il a au moins payé ses dettes avant.

— Oh non! Il n'était quand même pas fou à ce point-là.

LE FILS A COCASSE

 OCASSE, c'était un surnom; vous l'avez deviné. Mais qu'importe pour mon récit le nom patronymique, celui qu'il faut produire à l'état-civil et au service militaire. Que mon personnage ait parfois hurlé contre la bise « Fusilier Gaudard » ou « Pontonnier Blanc » il n'en reste pas moins Cocasse.

Et c'est de Cocasse qu'il s'agit.

Il avait trouvé une gentille femme que les lavandières seules appelaient « la Cocasse ». Les gens sérieux l'appelaient « la Berthe ».

Le ciel leur avait accordé deux enfants, c'est à dire deux filles, et, de cela, Cocasse ne pouvait se consoler. Il aurait voulu un fils. En s'adressant à sa femme il disait toujours: « Tes filles ». Chaque naissance d'un garçon dans le village l'aigrissait un peu plus. Dans le ménage un fossé se creusait, et, pour comble de malheur Cocasse se mettait à boire.

Aussi quel événement quand sa femme lui annonça un jour qu'un nouvel enfant, dans quelques mois, ferait son apparition.

— Encore une fille, bien sûr, bougonna-t-il.

C'était l'angoisse de Berthe. Elle implorait le ciel de lui accorder un garçon, sentant bien que son mari se détacherait toujours davantage si elle donnait le jour à une troisième fille.

Plus le moment approchait et plus l'un et l'autre étaient agités: elle de crainte, lui d'une espérance qu'il redoutait de voir trompée.

— Si c'est encore une fille, je vais faire un trou au lac, disait-il un soir au cabaret.

— Et si c'est un garçon?

— Un garçon! on se retrouvera là et on l'arrosera, vous verrez.

En effet, lorsque la sage-femme, un soir, put lui dire: « Vous avez un fils » et lorsqu'il s'en fut convaincu de ses propres yeux, il partit à l'auberge et ce fut une belle noce.

— Tu es bien joyeux, Cocasse?

— J'ai un fils.

— Bravo Cocasse! Vive le petit Cocasse!

Les bouteilles arrivèrent: Cocasse payait. Cocasse oubliait tout le reste; pendant trois jours il ignora la différence entre le soir et le matin. Tout le village avait « joui » de la naissance de ce petit être. Quand après un sérieux « mal aux cheveux » le père reprit à peu près sa vie ordinaire, il semblait plus gai et plus agréable, du moins vis à vis de sa femme à qui pourtant il répétait souvent: « Fais taire tes filles pour que le gosse puisse dormir. »

De fait le gosse dormait beaucoup; sa mère trouvait même qu'il dormait trop.

Inutile de dire que le baptême fut quelque chose de retentissant. Je dis retentissant, d'abord par le nom donné à l'enfant, nom extraordinaire pour le village. « Agénor! » répétaient les commères. Où, dieu-monde, Cocasse a-t-il décrullé ce nom? Et les gamins se disaient: « As-tu vu l'Agénor à Cocasse. » Retentissant aussi par la fête qu'on fit au futur héritier, par les chants et les rires dont s'emplit la maison.

L'enfant dormait, mangeait, grossissait et lorsque Cocasse assistait à sa toilette il était émerveillé.

— Regarde-moi ces bras! et ces cuisses! ce n'est pas du maigrelet comme les bras de tes filles. Oh! le beau garçon.

Toute la commune sut bientôt que Cocasse avait un garçon gros, gras, dodu comme pas un. Les malins remarquèrent que quiconque avait ou s'imaginait avoir un grain de sel dans le gosier n'avait qu'à dire: « Va bien, ton fils? » pour que Cocasse, autant de l'œil que de la voix, répondit:

— Boire un verre?

Cela dura des mois. Un matin Cocasse s'arrêta devant son rejeton:

— Quand veut-il se mettre à rire? fit-il à sa femme.

Berthe pâlit.

— J'espére bientôt, dit-elle doucement.

Mais quand son homme fut parti, elle pleura longtemps.

Le temps passait. Cocasse devenait inquiet et colérique. Le gosse ne riait pas, se taisait, ne semblait rien voir, ne suivait pas des yeux l'allumette

enflammée avec laquelle il allumait sa pipe. Puis, tout seul dans sa grange ou dans les champs on aurait pu l'entendre dire à mi-voix: « Tonnerre s'il était « bobet »!

Il fallut bien une fois se rendre à l'évidence. Agénor était bobet, plus que bobet, idiot.

Ce fut un rude coup pour Cocasse. Dès ce moment il adopta, en s'adressant à sa femme, la mule: « Ton bobet », et il cessa de payer à boire.

Dire les souffrances de la mère serait impossible; ce fut un long martyre, trois ans environ, qu'aujourd'hui où le pauvre enfant expira presque dainement.

Cocasse fut relativement correct à l'enterrement. En revenant du cimetière, il entra au café quelques hommes du village qui ne savaient que lui dire.

Enfin l'un d'eux se hasarda:

— Tu n'as pas eu de la chance avec ton mon pauvre Cocasse.

— Mon fils! n'en parlons plus. Il était bobat ta santé!

On trinqua, on but, on profita de l'occasion.

Seul dans un coin, le marguiller-fossoyeur, achevant ses trois décès, répétait doucement:

— Cocasse n'a rien compris, rien compris!

Samin

LA CHANSON POPULAIRE

 ONSIEUR SCHWAR, instituteur a fait à quelque temps, à Grandcour, une *référence* sur la *Chanson populaire*. Il a fait, pour le *Démocrate*, de Payerne, l'intéressant résumé que voici:

I

Quand je parle de la Chanson populaire, je pense pas à la chanson café-concert qui pour temps court les rues, chanson qui ne sort pas du peuple, qui n'a aucune influence sur lui et après avoir duré un temps, disparaît sans laisser de trace, ou pour faire place à une autre, non n'est ni de « Viens poupoule », ni de la « Mat che » dont je veux parler, c'est de l'autre chanson de celle qui est véritablement populaire, de qui commence par

« Il pleut, il pleut bergère, rentre tes moutons » ou

« Allons ramasser les épis dorés » ou bien « Terre où je suis né, terre pauvre et nue »

a) *Coup d'œil général sur la chanson*.

Si les peuples n'ont pas toujours connu la musique savante, le chant à quatre voix, accompagné de l'orchestre, s'ils n'ont pas toujours eu un Mozart ou un Beethoven, les peuples du moins toujours chanté. Il s'est toujours trouvé un poète-musicien pour produire un chant plaisant au plaisir.

Ces refrains, à force d'avoir été répétés ont leurs paroles et leur musique tellement changé que le compositeur lui-même ne reconnaîtrait son œuvre.

Vous n'avez qu'à penser à *Roulez tambours* ou *Salut, glacières sublimes*; au premier des deux vous savez bien que de variantes il y a, surtout la fin, quant au second, on ajoute des *la, la* qui n'existent nullement dans le texte original.

Le vrai compositeur populaire tient au peuple par ses mœurs, par son éducation; il ne chante pas dit ce qui plaît à la foule, et ce qu'il sait facilement: ce qui ne lui plaît pas, un chanteur ne le redira pas, mais si le poète-musicien trouve heureusement le ton, la forme et les sentiments dans lesquels la masse reconnaît sa propre tendance alors mille cœurs battront à l'unisson et diront ses chansons; mais s'il y a une tourneresse, une image qui ne soit pas heureuse, choisie ou qui ne soit pas comprise par tous, le peuple la change lui-même et se l'appropriera. C'est ainsi que le peuple collabore à ses chansons. C'est pourquoi probablement on retrouve certaines expressions qui reviennent fréquemment, il y a exemple la triade fatidique qui réapparaît à chaque instant: ce sont trois princes, trois capitaines, trois filles de roi, trois rosiers, et, pour donner une conclusion plus complète: